

L'infiltration médiatique des femmes séropositives; visibilité activiste et abstraction

Maria Nengeh Mensah

Volume 13, numéro 2, 2000

Communications

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/058098ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/058098ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mensah, M. N. (2000). L'infiltration médiatique des femmes séropositives; visibilité activiste et abstraction. *Recherches féministes*, 13(2), 95–112.
<https://doi.org/10.7202/058098ar>

Résumé de l'article

L'article de Maria Nengeh Mensah porte sur le mouvement des femmes séropositives au Québec et leur stratégie de représentation politique au moyen des médias : le modèle d'infiltration. Cette dernière est institutionnelle et consiste à privilégier des médias d'associations de lutte contre le sida. L'analyse de documents écrits et audiovisuels met en évidence les conceptions héroïque et politique des femmes vivant avec le VIH-sida, la façon de parler du VIH et l'écriture comme « affirmation communautaire ». Les témoignages, la narration et l'écriture se combinent pour construire un régime spécifique de visibilité qui traduit l'expérience des femmes séropositives autour d'un lien politique singulier faisant abstraction d'une identité quelconque.

L'infiltration médiatique des femmes séropositives au Québec : visibilité activiste et abstraction

MARIA NENGEH MENSAH

Le présent article porte sur le mouvement des femmes séropositives et leur modèle d'action politique au moyen des médias. Les politiques traitées ici ne renvoient pas à des directives particulières prescrites par l'État ou toute autre instance gouvernementale ni spécialement à l'ensemble des pratiques, faits, institutions et déterminations d'un gouvernement donné. Les politiques culturelles qui font l'objet de l'analyse qui suit se réfèrent plutôt à l'exercice du pouvoir des femmes, aussi dispersé soit-il. Le mouvement contre-culturel des femmes séropositives implique : « la multiplicité des rapports de forces » (Foucault 1976 : 122) qui sont immanents à l'organisation du traitement médiatique, où ils s'exercent et sont constitutifs de l'idée de visibilité médiatique; le jeu des luttes et des affrontements autour de la représentation des femmes séropositives; les stratégies des femmes, enfin, dans lesquelles ils prennent effet¹. Au Québec, ce mouvement mobilise des médias de tous types, petits et grands, en favorisant une certaine visibilité médiatique. Il est question d'affirmer et de consolider une « voix bien à elles », la voix des femmes atteintes, par une stratégie de représentation politique particulière, associative et non activiste : le modèle d'infiltration.

L'infiltration médiatique consiste à privilégier l'écriture, le témoignage et la présence au sein des médias d'associations de lutte contre le VIH-sida. Précisons que l'analyse d'un corpus de documents écrits et audiovisuels me permet de saisir le mouvement contre-culturel des femmes séropositives dans le champ discursif des médias

-
1. On reconnaîtra aisément l'influence des travaux de Michel Foucault sur la conception du pouvoir que je privilégie. Au lieu d'une conception limitative du pouvoir qui postule que celui-ci est répressif et s'articule uniquement autour d'une volonté de domination sociale, j'opte pour une conception plutôt productive. Loin de moi l'idée de nier le programme conservateur qui restreint l'expression sexuelle des femmes séropositives (reproduction, plaisirs) ou l'existence des discours politiques et médiatiques jugés dominants (extrême-droite, média traditionnel). Travailler avec une conception productive du pouvoir, c'est dire qu'il n'existe pas *un* dehors du pouvoir, là où devrait se construire la résistance, mais bien *des* résistances qui ne peuvent exister que dans le champ stratégique des relations de pouvoir. Les luttes et les affrontements des femmes séropositives sont donc entendues comme faisant partie d'une stratégie propre à l'économie du pouvoir moderne, le « bio-pouvoir ». Pour plus de détails, voir Foucault (1976).

québécois². En particulier, je discute des conceptions héroïque et politisée de l'infiltration médiatique et de deux ensembles de séries régulières du discours des femmes elles-mêmes : la consolidation d'une voix autour de la façon de parler du VIH et l'écriture comme affirmation communautaire. Enfin, j'avance que les témoignages, la narration et l'écriture se combinent pour construire un régime spécifique de visibilité qui sert à concevoir ou à imaginer l'expérience des femmes séropositives, même si celle-ci est abstraite. On connaît ainsi leurs obstacles et leurs souffrances, mais aussi leurs joies, leurs accomplissements et leurs forces. Le pouvoir éphémère des femmes qui en résulte reconduit les rapports de force autour d'un lien politique singulier plutôt qu'autour d'une identité quelconque.

Activisme, militantisme et milieu associatif

L'activisme dans le domaine du VIH-sida a eu des retombées certaines sur la conduite des politiques publiques. L'engagement militant se retrouve dans le nom même de l'AIDS Coalition to Unleash Power (ACT UP) ou « Coalition du sida pour déclencher le pouvoir », en tête de laquelle se trouvent les chapitres américains de New York et de San Francisco. Mais voilà qu'au Québec aussi ce groupe a su provoquer des perturbations.

À l'occasion de la journée du 1^{er} décembre 1991, par exemple, une vingtaine de membres d'ACT UP Montréal ont réussi à déjouer les gardes de sécurité du Palais des congrès de Montréal, grâce à de fausses cartes d'accès fabriquées à l'ordinateur, et à prendre d'assaut la salle où se déroulait un colloque du Centre québécois de coordination sur le sida (CQCS). Les militants et militantes, tracts et pancartes à la main, se sont mis à souffler dans des sifflets et à crier « Assassine ! Assassine ! » quand la directrice du CQCS à l'époque, M^{me} Denise Laberge-Ferron, a pris le micro pour s'adresser aux 700 personnes présentes :

Sans protester, madame Laberge-Ferron s'est retirée et a laissé le secrétaire d'ACT UP, M. Daniel Bégin, prendre la parole. « Nous croyons que madame Laberge-Ferron n'a rien à nous apprendre sur le sida. Tous les jours, des gens doivent vivre avec la maladie et ils sont les derniers à être consultés par le gouvernement. Abolissons le CQCS ! », a-t-il déclaré, applaudi par ses quelques supporters (Trottier 1991 : A4).

ACT UP reprochait à l'organisme gouvernemental de coûter trop cher, de manquer de leadership et de ne pas répondre aux besoins essentiels des personnes vivant avec le VIH et le sida. Cet activisme a produit de bons résultats : par exemple, des fonds ont été débloqués pour la recherche par le Congrès américain et l'accès aux

2. Le corpus analysé provient d'une recherche originale effectuée dans le cadre de mes études de troisième cycle en communications à l'Université Concordia de Montréal. Pour une vue d'ensemble des dimensions épistémologiques, théoriques et méthodologiques de la recherche, voir Mensah (2000). Cette recherche a reçu l'appui financier du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) et de l'Université Concordia.

thérapies nouvelles a été facilité au Canada. Il a non seulement modifié profondément le visage de la politique de la santé, mais aussi celui des politiques culturelles.

Selon Douglas Crimp, c'est au niveau de l'identité que se situe l'intervention culturelle du mouvement de lutte contre le VIH-sida :

Identity is understood by them to be, among other things, coercively imposed by perceived sexual orientation or HIV status; it is, at the same time, willfully taken on, in defiant declaration of affinity with the « others » of AIDS : queer, women, Blacks, Latinos, drug users and sex workers (Crimp 1992 : 53-54).

ACT UP Montréal fait surgir le caractère symbolique des représentations du sida en attaquant directement les enjeux androcentriques et discriminatoires de l'« invisibilisation » des femmes. L'autocollant titré « Il n'y a pas que les semi-automatiques qui tuent les femmes au Québec » fait allusion au massacre des étudiantes de la Polytechnique du 6 décembre 1990 à l'Université de Montréal (ACT UP NY Women and AIDS Book Group 1990). L'illustration est simple, un point de mire blanc sur un fond noir, et insiste pour que l'on cesse de passer sous silence le fait que les femmes sont affectées par le sida parce qu'elles sont des femmes. L'effet-choc est évident, le message est éminemment politique. On cible les adversaires et on précise les actions à accomplir pour protéger les intérêts des femmes. S'il n'est pas né avec le sida, le militantisme lié à une maladie a pris une nouvelle dimension avec celui-ci par ses modes d'intervention, alliant, d'une part, la symbolique et l'usage des moyens de communication et, d'autre part, une pratique de la négociation politique et activiste.

Les critiques du mouvement de la lutte contre le VIH-sida considèrent l'activisme d'ACT UP comme révélatrice d'un modèle américain issu principalement de la communauté des hommes gais qui ont été les plus durement touchés par l'épidémie (Cohen 1998). Qui plus est, des auteurs et des auteures comme Simon Watney (1989), Cindy Patton (1990 et 1994) et Robyn Gorna (1996) ont célébré les aspects révolutionnaires de la stratégie de la carotte et du bâton de l'activisme dur d'ACT UP à la manière américaine. Toutefois, ces personnes ne prennent pas explicitement en considération l'effet des actions non revendicatives propres au milieu associatif qui ont souvent servi d'expérimentation et de modèle pour la gestion sociale et culturelle de la maladie aux États-Unis comme ailleurs. Au Québec, par exemple, la relative tranquillité des interventions culturelles et politiques militantes a engendré une indifférence utilitariste des pouvoirs publics, une faiblesse structurelle et financière, une mise à l'écart des débats culturels concernant le discours médiatisé lui-même, enfin, confiés à des groupes d'experts et d'expertes patentés (Graveline, Robert et Thomas 1998).

Dans un rapport dialectique, c'est parce qu'il existe une culture du mouvement des personnes vivant avec le VIH que l'on peut discerner une critique de ce mouvement, et inversement. Et c'est dans cette critique qu'apparaît la contre-culture des femmes atteintes au Québec dont l'activisme est appelé à se développer sous une autre forme que la stratégie de la carotte et du bâton. Sur la place publique, les femmes vivant avec le VIH-sida au Québec sont discrètes, explique Suzanne Desbiens (1997 : 6) :

Il est malheureux de constater qu'au Québec les femmes atteintes sont encore très peu formées pour le militantisme et qu'encore beaucoup d'organismes ne croient pas à la pertinence de la présence des femmes dans les paliers où se prennent des décisions qui les affectent. Heureusement, de plus en plus d'organismes ont intégré des femmes séropositives dans les échelons décisionnels et ne peuvent plus envisager de prendre des décisions sans qu'elles soient directement impliquées. Le principe de l'auto-habilitation de la pvVIH-sida et spécifiquement des femmes, n'a pas encore pénétré suffisamment.

La tension contre-culturelle dégagée ici pour définir un des aspects du mouvement des femmes séropositives renvoie à deux traits de la culture de la lutte contre le VIH-sida soulevés par Alexis Nouss (1997). Le premier relève d'une logique de résistance, liée à la thématique récurrente du combat individuel, voire individualiste. La métaphorisation militaire du sida (le dispositif), dont la vertu inspirante est aisément compréhensible, suggère à un premier niveau « cette figure d'une lutte de résistance : contre un virus revêtant les traits d'un envahisseur, contre une infection se présentant comme l'occupation d'un territoire (corporel, psychologique, identitaire) » (Nouss : 488). Mais c'est aussi, à un second niveau, contre les formes de pouvoir répressif qu'incarne le dispositif du sida que s'affiche la lutte. Devant l'identification des personnes vivant avec le VIH-sida en tant qu'agent viral, la victimisation, la classification et la normalisation, une résistance s'impose, passant par, outre l'affrontement direct, la constitution d'une contre-culture. L'identité (séro)positive de la personne atteinte est toujours au premier plan de la lutte contre le VIH-sida. Elle affirme non plus « j'ai le virus » ni « je *meurs* du sida », mais « je *suis* séropositive » et « je *vis* avec le sida ». Il y a donc passage d'une compréhension de la maladie comme attribut et stigmaté à la maladie comme force de vie et identité. En remplaçant le verbe « avoir » par le verbe « être », il y a là une transformation sémantique qui restitue l'identité séropositive comme identité première et individuelle.

Par ailleurs, Nouss ajoute que le combat défensif, qu'il soit résistant ou terroriste, doit, pour être efficace, ne pas être entrepris de façon isolée. La lutte individuelle contre le VIH-sida :

a besoin d'une structure amplifiant les actions singulières, au minimum sous la forme d'un réseau de sympathies passives. Se constitue dès lors une communauté dont la fonction n'est pas seulement de soutien psychologique mais qui fournit des repères identitaires face à un adversaire social dont les armes sont notamment l'exclusion et la stigmatisation (Nouss 1997 : 489).

Usant de paraphrases, on pourrait parler d'un fond de solidarité subjective, permettant aux personnes séropositives de se (re)construire une image de soi, de se constituer une « voix bien à elles ». Cela dit, la contre-culture du mouvement des femmes séropositives transcende les catégories individuelles et spécifiques attribuées aux femmes atteintes : innocente ou coupable, transfusée, droguée, originaire d'un pays endémique, cocue ou partenaire de... Le milieu associatif des femmes fournit le modèle d'une telle structuration communautaire, voire collective.

Le modèle des activistes séropositifs américains ou autres est important, mais il n'est pas directement transposable au mouvement des femmes séropositives du Québec. L'activisme dur du type ACT UP tend à cacher l'action associative non activiste qui n'a cessé de se développer au Québec par l'entremise des groupes de femmes. Il est vrai que ce rôle social et d'éducation des associations féminines est en fait un rôle traditionnel, puisqu'il est le mécanisme correcteur d'un système réduit. Depuis la création des cercles de fermières au début du xx^e siècle, « un organisme qui groupe les femmes et les jeunes filles [des] centres ruraux » sous l'enseigne d'une « œuvre éducative » (Collectif Clio 1992 : 327), le milieu associatif joue un rôle important dans l'organisation des groupes de femmes³. Sorties de leur rôle bruyant d'activistes, les associations féminines rentrent donc dans le lot commun, ce qui peut expliquer la relative discrétion à leur sujet dans la littérature femme et sida. Surtout, la prise en considération du milieu associatif dans une analyse de la mise en discours des femmes séropositives permet de réinscrire ce « mouvement » au sein des mutations récentes de la lutte des femmes québécoises qui reconstruit les identités à travers l'engagement politique. Ce que Diane Lamoureux (1998) nomme la « nouvelle politique postidentitaire du féminisme actuel » est tout aussi revendicateur que le féminisme d'antan, mais sur un autre registre. La (contre-) culture du mouvement des femmes séropositives naît ainsi non de la rencontre ou de la confrontation avec une expérience inconnue, mais au contraire de la familiarité avec une expérience obéissant aux mêmes règles. Le milieu associatif a d'ailleurs mené l'entreprise du défunt regroupement des femmes atteintes au Québec et le modèle d'action non activiste qui en est ressorti.

Positivement femmes et le modèle d'infiltration

En octobre 1994, quelques femmes séropositives québécoises décident de se regrouper sous la bannière de « Positivement femmes » et de fonder un organisme à but non lucratif. Les membres avaient été mises en contact par l'intermédiaire du Projet national sur les femmes et le VIH de la Société canadienne du sida. La coordination unilingue anglophone du projet fédéral « comprenait si peu les enjeux du bilinguisme qu'elle n'a pu tenir compte du fait français en organisant la première rencontre du Projet à Montréal... en anglais » et, ce faisant, passait complètement « à côté de la spécificité québécoise » (Desbiens 1996 : 7). Voulant pallier cette différence linguistique, Positivement femmes se donne le mandat de servir les intérêts de la communauté des Québécoises atteintes, privilégiant ainsi les francophones d'abord.

3. Pour une discussion détaillée des associations féminines et groupes de femmes au Québec, d'un point de vue historique surtout, consulter Collectif Clio (1992).

Les objectifs du regroupement, quant à eux, restent les mêmes que ceux du Projet national, c'est-à-dire expressément proféministes⁴. On voulait créer une communauté solidaire de femmes touchées par le VIH et leurs collaboratrices; établir une tribune où les femmes peuvent s'inspirer des expériences de leurs consœurs et partager leurs expériences; encourager la collectivité à reconnaître les préoccupations des femmes séropositives; mettre sur pied des initiatives dans le domaine de la promotion de la santé pour les femmes touchées par le VIH-sida (Projet national sur les femmes et le VIH 1995). J'ai accompagné Positivement femmes dans ses efforts d'organisation et de fondation d'un regroupement indépendant. Je me souviens bien de l'énergie déployée dans la formation de l'organisme et le grand défi que constituait l'élaboration d'une vision d'ensemble des questions prioritaires pour les femmes.

Cependant, le groupe a souffert de nombreux problèmes inhérents aux organismes communautaires naissants : inexpérience, mauvaise coordination, dissension, essoufflement... Qui plus est, les femmes engagées dans ce projet se sont interrogées sur la pertinence même de fonctionner en regroupement (Desbiens 1996 : 8) : « Était-ce encore un modèle anglo-saxon importé dans une communauté francophone et qui ne répondait pas vraiment aux besoins ? ». Ces problèmes et ces interrogations sont venus à bout de l'enthousiasme des femmes séropositives et finalement, en août 1995, elles ont décidé de saborder l'initiative d'organisation officielle. À ce jour, il n'existe plus, au Québec, de regroupement autonome ou incorporé, géré uniquement par et pour les femmes atteintes. Cette situation est étonnante puisque le Québec compte un nombre important de cas féminins de sida⁵ et Montréal porte, parmi les personnes-ressources du milieu communautaire, l'appellation de « capitale des femmes séropositives ». Comment expliquer alors que, contrairement aux autres grandes régions canadiennes, le Québec n'abrite pas de regroupement officiel ? À Toronto, métropole de l'Ontario, il y a Voices of Positive Women; à Vancouver, grand centre urbain de la Colombie-Britannique, c'est le Positive Women's Network. Au Québec, rien du genre. Toutefois, un autre modèle d'action se dessine.

Les quelques femmes qui ont survécu aux rebondissements de Positivement femmes ont réussi à se faire une niche au sein des lieux communautaires et médiatiques :

4. Je fais référence à une volonté politique et culturelle qui articule la promotion d'une analyse féministe de l'épidémie et des stratégies socioculturelles qui en découlent. Du point de vue des femmes, c'est une approche proféministe, c'est-à-dire qui fait la promotion de référents féministes. Il existe différents courants théoriques qui cherchent à comprendre pourquoi et comment les femmes occupent une position subordonnée dans la société. J'insiste ici sur l'appellation « pro » féministe puisque le Projet national tout comme Positivement femmes ne s'inscrivent pas nécessairement dans l'un ou l'autre des courants de pensée et d'action féministes proprement dits (libéral, radical, androgyne, marxiste, matérialiste ou autre) ni ne concernent toujours uniquement les femmes.

Elles ont tenu plusieurs discussions et rencontres informelles, échangé des états d'âme [...] et des idées pour en arriver à la conclusion que, puisque les femmes désiraient s'impliquer — et partageant la même vision — étaient peu nombreuses, elles devaient veiller à ne pas perdre des énergies à maintenir un regroupement. Ces énergies devaient plutôt être dépensées à tenter « d'infiltrer » les organismes déjà existants (Desbiens 1996 : 8).

Apprendre le métier d'activiste tout en reconstituant le type d'action à privilégier n'est pas une tâche facile. Au lieu de s'organiser officiellement, les Québécoises ont mis à l'épreuve l'importance de la participation représentative à l'intérieur des organismes de lutte contre le VIH-sida et se sont insinuées dans le discours médiatisé. Elles tentent d'être présentes autant que possible dans les lieux où se prennent des décisions qui concernent les femmes : siéger à des conseils d'administration, participer à différents comités locaux, provinciaux et autres, s'engager personnellement en matière de prévention, etc. Elles écrivent des articles, des lettres ouvertes aux journaux; elles témoignent dans les écoles, les entreprises; elles réalisent des films et des vidéos; elles ont des sites Internet; etc. L'infiltration médiatique qui en découle est un type d'action associative non activiste : associative, parce que l'union fait la force; non activiste, car l'infiltration ne préconise pas l'action directe, la propagande active, et n'insiste pas plus sur les nécessités de l'action que sur les principes théoriques⁶.

-
5. Les données de surveillance épidémiologique exposent les statistiques sur les cas féminins de sida déclarés. Il faut faire preuve de vigilance à la lecture de ces données, cependant, puisqu'elles sont imprégnées des catégories d'exposition au VIH qui confondent les comportements à risque (rapport sexuel non protégé) avec les identités des personnes dites à risque (hommes homosexuels et bisexuels) (Mensah 2000). Quoi qu'il en soit, les hommes sont toujours le groupe comptant le plus grand nombre de personnes infectées au Québec et au Canada : ils représentaient plus de 60 % de toutes les personnes infectées vivantes à la fin de 1996 (Centre québécois de coordination sur le sida 2000). Toutefois, les vagues d'incidence de la maladie impliquent majoritairement les femmes puisque, d'après les estimations du CQCS (2000 : 8), 125 des 160 adultes infectés par contact hétérosexuel au cours de l'année 1996 « seraient des femmes infectées par un homme bisexuel ». Le Québec se situe encore au premier rang des provinces canadiennes en ce qui a trait au taux d'incidence cumulative du sida et au deuxième rang pour ce qui est du nombre de cas, après l'Ontario (Santé Canada 2000). Toujours selon Santé Canada (2000 : 15), « le Québec, l'Ontario et la Colombie-Britannique représentent ensemble près de 89 % de tous les cas de sida diagnostiqués au Canada ». Les ratios hommes/femmes sont élevés pour le Québec (3:1) et l'île de Montréal demeure la région la plus touchée par le sida au Québec. Le taux d'incidence cumulative du sida y est neuf fois plus élevé que dans le reste de la province, y compris selon le sexe, et 77 % des personnes chez qui l'on a reconnu la maladie y résidaient au moment du diagnostic (CQCS 2000 : 14).
 6. Lors d'un entretien privé tenu le 3 mars 1998, Suzanne Desbiens m'a confié que le modèle d'infiltration a fait qu'une femme vivant avec le VIH, elle-même, tient la chronique des traitements contre le VIH dans *Le Point de VIH positif*, siège au conseil d'administration de la Coalition des organismes communautaire de lutte contre le sida du Québec et occupe le rôle de représentante québécoise aux niveaux canadien et international. Elle précise que le premier et unique article s'intéressant aux aspects globaux de la pandémie a été écrit de sa propre main. Il devient pertinent dès lors de souligner l'étendue de l'« infiltration » d'une même femme séropositive ainsi que l'énorme poids que cette infiltration suppose pour une seule personne.

Héroïsme et politisation

Deux conceptions de l'infiltration médiatique émergent de ce type d'action associative dans le mouvement de la lutte contre le VIH-sida. D'abord, une conception héroïque de l'infiltration fait des femmes séropositives des héros exemplaires, acceptant leur sort pour mieux le transcender, exaltant la force vitale, sachant pourtant qu'elle ne triomphera pas. Le premier numéro du bulletin *De tête et de cœur* rend ainsi hommage à une pionnière dans la lutte contre le sida :

Femme tenace, d'un enthousiasme communicatif, Suzanne Desbiens connaît l'importance de l'action dans le combat contre le sida. L'une des instigatrices du Projet national des femmes, elle s'est dévoilée et a mené une lutte constante pour que la place et le droit des femmes séropositives francophones soient reconnus. La persévérance a su faire entendre leur voix et leurs revendications. Elle a surtout rompu le silence qui les entoure et leur a donné espoir et dignité (L'équipe de rédaction 1996-1997 : 3).

Puis, les grands médias relatent la force des femmes atteintes. Dans le magazine *Clin d'œil*, on découvre Joanna :

Une jeune séropositive de 33 ans, ex-junkie et rebelle à l'os, marginale parmi les marginales qui travaille d'arrache-pied pour donner aux femmes atteintes du VIH dignité, soutien et services essentiels. [Elle] a décidé d'adopter une attitude positive face à la vie (Gagnon 1995 : 105-106).

Dans *Le Devoir*, on célèbre Esther Valiquette, cinéaste décédée de complications liées au sida, pour la témérité et le courage qui ne l'ont jamais quittée jusqu'à la fin :

D'abord parce qu'elle était une femme, une artiste confirmée. Ensuite parce que son film *Le Singe bleu* et ses bandes vidéo *Le Récit d'A.* et *Extendris*, véritables poèmes visuels, laisseront une trace indélébile, la sienne, dans le champ artistique québécois (Cron 1994 : B10).

Esther Valiquette et Joanna sont considérées comme des héroïnes en raison de leur contribution à la lutte contre le VIH-sida en tant que femmes, positive ou artiste, plutôt que pour leur militantisme. À l'opposé, une conception politisée de l'infiltration médiatique se dessine à travers la fonction de résistance des productions médias alternatives. Par exemple, la vidéo indépendante intitulée *Les autres* (Golden et Alves 1991) a été réalisée dans un contexte d'intervention activiste et féministe. Elle cherche à offrir une perspective critique des expériences féminines par rapport au sida. Par un traitement documentaire, la vidéo aborde directement le problème de l'« invisibilisation » des femmes en matière de sida. Des personnages féminins diversifiés donnent leur point de vue sur le sujet, critiquent la couverture médiatique et s'expriment sur les négociations entourant la pratique d'une sexualité à moindre risque pour les femmes. Bien que les femmes séropositives n'apparaissent pas à l'écran en tant que telles, elles ont pris part à la conception, à la réalisation et à la distribution du document.

Les vidéastes reconnaissent l'émergence et la nécessité d'une contre-culture féminine comme critique du traitement médiatique en général, et de la couverture de presse en particulier. Ainsi, la première femme interviewée dans la vidéo trace avec beaucoup d'acuité le problème des représentations du sida et de ses malades : « Ils disent encore que les gens ordinaires n'auront pas le sida ! Et bien sûr, tous ceux qui lisent les journaux se considèrent comme des gens ordinaires. Je crois que la couverture médiatique du sida est pire que jamais » (Golden et Alves 1991).

Et parce que les femmes sont trop souvent oubliées, ni vues ni connues, les petits médias s'acharnent à parler du point de vue de l'identité séropositive féminine d'abord : « De tête et de cœur » s'est imposé à nous parce qu'il parle d'émotions, d'amour, de complicité mais également du quotidien et de la réalité des femmes vivant avec le VIH-sida et de toutes celles qui se sentent concernées » (L'équipe de rédaction 1996-1997 : 2).

Dès lors, la conception politisée de l'infiltration médiatique au regard de la spécificité des femmes atteintes n'est pas nécessairement rattachée à un activisme dur. Elle s'étend jusqu'au traitement médiatique « féminisé » issu du milieu associatif.

Outre les conceptions héroïque et politisée de l'infiltration médiatique, il importe de savoir aussi en quoi consiste cette stratégie d'action associative dans le discours médiatisé des femmes séropositives elles-mêmes. Sur ce point, deux dominantes du discours médiatisé émergent de l'infiltration des femmes dans la mise en discours de la séropositivité féminine. Il s'agit de la consolidation d'une voix pour parler du VIH (combat individuel) et de l'écriture comme affirmation communautaire (combat collectif).

Comment parler du VIH

Un certain nombre de textes mettent en valeur l'expertise des femmes séropositives en matière de mise en discours du VIH-sida. La personnalisation, au moyen de l'autobiographie et du témoignage, occupe une place importante dans le discours médiatisé. C'est en fait comme toute une entreprise communicationnelle qui aurait pour objectif de redonner aux femmes le contrôle de leur voix dans le contexte de l'aveu de leur séropositivité.

Un article du journal *De tête et de cœur*, intitulé « Perdues dans la foule. Mesdames... Faites-vous connaître ! » lance un appel percutant :

Nous sommes séropositives ou sidéennes. Nous brillons par notre normalité qui nous rend tout à fait anormales ! À cause d'un conjoint infidèle... d'un amant délicieux mais très généreux de sa personne... d'une transfusion de sang dans les années 80, nous aussi n'avons pas été épargnées [...] Mesdames... Faites-vous connaître ! Dans l'anonymat et le noir, on n'y voit pas clair (Françoise 1999 : 6).

Il n'est pas nécessaire donc de rester incognito. Les motifs d'une déclaration publique sont nombreux. Cependant, l'aveu de sa séropositivité ne peut se faire n'importe comment. Selon une des méthodes proposées, il faut rester naturelle et être soi-même pour faire ressortir sa (séro)positivité :

Le plus important, c'est peut-être votre attitude et votre propre état mental. Vous devez être positif lorsque vous parlez aux gens. Si vous avez peur, eux aussi ils auront peur. Si vous n'avez pas peur, ils n'auront pas peur. Mais vous devez être convaincu de faire la bonne chose, car une fois que vous aurez divulgué votre état, vous ne pourrez plus retourner en arrière (Millman 1996 : 6).

Ainsi, les « trucs pour parler en public » sont livrés clairement (Millman 1996 : 6) :

- Être préparé : utiliser des notes.
- Voix : parler pour que les gens puissent vous entendre (vérifier), le silence est OK.
- Contact visuel : essayer de regarder les gens dans les yeux, si c'est impossible, fixer un point au-dessus de leur épaule.
- Gestes : utiliser les mains, les expressions du visage, faire ce qui semble naturel.
- C'est correct de bouger : marcher, déplacer son poids, s'asseoir, se lever.
- Faire participer le groupe : louer l'auditoire, utiliser l'humour, les événements actuels.

Une autre méthode propose d'y aller à son rythme, car le dévoilement de sa séropositivité peut avoir des conséquences néfastes. C'est notamment ce que Brigitte B. (1996 : 3) énonce dans *Le Point de VIH positif* :

Quand le dire et à qui le dire ? C'est une question très délicate. Mais j'ai dû partager ce secret avec d'autres, car vivre avec le sida peut être très lourd à porter. À plusieurs le fardeau est moins lourd. Il faut choisir une personne qui respectera tes confidences. Une fois la situation révélée, tu dois vivre avec les conséquences bonnes ou mauvaises. La précipitation, dans ce cas particulier, ne me semble pas bonne. Il faut attendre l'occasion. Et, assez curieusement, quand tu commences à apprivoiser l'idée d'en parler, l'occasion se présente d'elle-même. Et la révélation de ta séropositivité se fait en douceur [...] Pour vivre en santé longtemps, j'ai besoin, à l'occasion, de me réfugier dans un monde où la maladie ne m'atteint pas. Et c'est ce réflexe qui fait que, quelquefois, je ne révèle pas ma séropositivité. Pour être un individu anonyme parmi tant d'autres.

D'autre part, la consolidation de la voix des femmes séropositives prend une tout autre forme dans l'œuvre d'Esther Valiquette. Selon l'analyse de Chantal Nadeau (1996), Valiquette a toujours cherché à éviter la confrontation directe avec sa propre image. Plutôt que de se montrer en offrant un témoignage méthodique ou réfléchi, la cinéaste utilise littéralement sa voix comme mode d'autoreprésentation. La place du « je » en est déplacée vers un lieu de reconnaissance pour celles qui l'ont déjà vue, qui l'ont déjà connue :

La toute première fois que j'ai vu *Le Singe bleu*, la bande sonore n'était pas encore achevée. Il y avait seulement la voix d'Esther Valiquette, une voix monocorde, presque lasse, mais résolument portée par l'intensité des mots et l'étonnante pureté des images d'une Grèce idyllique. C'était fascinant, triste et touchant que d'écouter cette voix connue nous dire des sites incon-

nus. Engourdie par la fatigue du tournage et l'emprise de la maladie, sa voix *n'en paraissait que plus fragile, plus limpide. Mais au-delà de l'émotion du moment, c'était aussi la première fois que, publiquement, pudiquement, sans garde aucune, elle laissait percevoir à quel point la maladie gagnait du terrain* (Nadeau 1996 : 35).

Se prémunir des effets inattendus d'une divulgation précipitée, accorder une place au libre choix de rester indicible et s'afficher publiquement comme séropositive ou reconnaître la voix de Valiquette comme étant la sienne sont autant de parties intégrantes du premier discours médiatisé des femmes séropositives elles-mêmes. C'est la consolidation de la voix des femmes atteintes.

Écriture et affirmation communautaire

La seconde dominante concerne davantage l'écriture des femmes séropositives que la consolidation d'une voix singulière. Le récit du sida, par sa dimension discursive, franchit les limites de l'expression individuelle. L'écriture est un lieu où les femmes repensent et re-tissent les toiles de leur identité, reconstruisent leurs relations d'appartenance collective⁷. À l'échelle individuelle, l'écriture permet à l'écrivaine la restauration symbolique d'une continuité temporelle et ontologique que le sida a interrompue. Car si le geste d'écrire relève d'une subjectivité individuelle menacée, les conditions d'énonciation lui donnent d'emblée une dimension communautaire. La production écrite des femmes séropositives, même lorsqu'elle s'énonce dans l'intime, exprime aussi la parole d'une communauté, en dehors de tout militantisme, de toute revendication, mais dans une dynamique de solidarité. Ainsi (se) raconte la narratrice du *Singe bleu* (Valiquette : 1993) :

La fatigue. La fatigue c'est ce combat qui s'essouffle, l'honnêteté de reconnaître ce qui est vain. La fatigue, c'est avoir sa grande solitude et la regarder une fois pour toute, et commencer à dire « je » calmement. La fatigue, c'est la passion qui se dérobe et fait place à la curiosité tranquille. La fatigue, c'est aussi le pardon du hasard, la reconnaissance de l'accident, le calme devant la tragédie humaine. Vivre et mourir. Contempler l'utile et l'inutile comme une nature. La complexité est émouvante.

-
7. Selon Lori Saint-Martin (1992), l'écriture des femmes des années 80 et 90 refuse l'asservissement à une cause et provoque plutôt l'émergence de nouvelles tendances. La figure de l'androgynie, la préoccupation par la maternité et l'altérité sont explorées par des narratrices contemporaines qui louent la multiplicité des appartenances culturelles et prônent le multiculturalisme et le mélange : « Contrairement à ce qu'on laisse souvent entendre, les idéaux féministes n'ont pas été abandonnés pour autant. Au contraire, le concept de métaféminisme proposé ici permet de rendre compte des écrits récents qui, tout en intégrant des préoccupations féministes, ont recours à des stratégies formelles différentes. On comprendra donc qu'il ne s'agit pas d'un recul du féminisme, mais d'un déplacement dans la continuité plutôt que dans la rupture » (Saint-Martin 1992 : 78). Il y a dans cette notion littéraire de métaféminisme une ressemblance avec le concept de proféminisme que j'utilise dans le présent article. Les deux termes semblent sous-tendre que les écrivaines et les narratrices séropositives peuvent être qualifiées de féministes de par l'acte même de l'écriture.

Le récit de soi, dans le discours autoréférentiel de Valiquette, devient également le récit de tous et de toutes. La maladie ouvre donc non seulement à la conscience de la mortalité partagée, mais elle autorise aussi le récit de cette mortalité. Et la femme séropositive se retrouve à témoigner non seulement pour elle-même mais aussi pour la communauté des sidéennes, disparues ou encore vivantes.

À l'instar du récit poétique, les lettres ouvertes aux journaux recouvrent un espace semblable. En réponse à des articles signés par des séropositifs et publiés dans *Le Devoir* (Godin 1994; Bourgoïn 1994), par exemple, une femme séropositive écrit à son tour une lettre d'opinion. Marie-H. Tremblay, de son nom de plume, remet en cause l'image désespérée des personnes vivant avec le VIH reflétée, selon elle, dans les lettres de ses homologues masculins. Comme eux, Tremblay est amère en pensant à la vie familiale qu'elle ne connaîtra pas, mais elle se réjouit d'avoir su contourner les préjugés sociaux et les siens propres. Elle va encore plus loin en accusant les personnes séropositives d'encourager le maintien des préjugés malsains en laissant croire aux malheurs inévitables associés à la maladie. Incitant l'une d'elles (Godin) à reprendre espoir, elle conclut longuement :

La liste des peurs que les personnes atteintes du VIH peuvent vivre face à la déchéance et la mort est infinie. Nous les partageons tous. Peur qu'une infection à CMV ne vienne détruire mes yeux, à moi qui suis artiste en arts visuels; peur de voir ma déchéance/laideur physique se refléter dans les yeux de mon amoureux, de mes proches; peur de perdre courage au dernier moment et de céder à la tentation du « cocktail »; peur de décevoir, par mon manque de courage, ceux qui m'aiment et que j'aime; peur que ma foi soit ébranlée par un trop-plein de souffrance. Mais personne au monde ne peut me sauver de ces peurs. M. Godin, nous n'avons d'autre alternative que d'essayer de la dépasser, de la transcender cette peur. Et c'est justement là, dans l'obscurcissement créé dans notre être par ces peurs, que peut jaillir la lumière qui engendrera le dépassement [...] M. Godin, je vous souhaite de toutes mes forces d'expérimenter ce réveil fabuleux de vous-même au cœur de la blessure causée par le VIH. Un vrai bonheur vous attend de l'autre côté du miroir. Et peut-être aussi, la femme de votre vie. Qui sait ? Ça prend beaucoup de courage pour être heureux (Tremblay 1994 : A7).

Écriture soutenue de tensions, de paradoxes qu'il serait vain de vouloir effacer puisqu'ils constituent à la fois sa motivation et sa visée, fidèle en cela à la mouvance de la séropositivité féminine : incertaine, fuyante et qui brouille les catégories.

Ces éléments d'écriture et de narration des femmes séropositives dans des productions médias diverses, l'une cinématographique, l'autre journalistique, révèlent à nouveau les traits de la culture du mouvement de lutte contre le VIH-sida. D'abord, une dimension individuelle se manifeste par le fait de revêtir une identité personnelle qui parle et qui dévoile la maladie. Ensuite, il y a la double fonction de conscience collective et de solidarité qu'assume l'écriture où, lorsque le sujet est une femme atteinte, c'est non seulement en tant qu'individu mais aussi comme membre d'une communauté qu'elle intervient.

Visibilité médiatique et abstraction

L'intervention culturelle du mouvement de lutte contre le VIH-sida est tributaire des approches contre-culturelles, selon Nous, et se situe au niveau de l'identité, selon Crimp. En effet, à la lumière des éléments du corpus présenté, ce qui caractérise l'intervention culturelle des femmes séropositives dans le champ discursif des médias québécois est son modèle d'infiltration. Ce type d'action politique est discursif et essentiellement non activiste. Il privilégie la représentation axée sur la participation et des stratégies d'adresse associative, individuelle et collective. L'infiltration médiatique des femmes séropositives est donc intimement liée, en partie, à des approches contre-culturelles. Cependant, l'identité des femmes séropositives semble aussi être un terrain de contestation importante, bien qu'elle ait été peu discutée jusqu'ici. En guise de conclusion, je veux tracer ici certaines pistes de réflexion qui pourront alimenter l'élaboration d'une compréhension critique de l'identité séropositive des femmes au Québec comme étant déjà toujours marquée de la tension contre-culturelle du mouvement de la lutte contre le VIH-sida.

On aura peut-être remarqué l'affinité de l'infiltration médiatique des femmes séropositives avec les mouvements sociaux et politiques du xx^e siècle, en général, et avec la lutte des femmes qui reconstruit les identités à travers l'engagement politique, en particulier. L'infiltration médiatique comme stratégie communicationnelle d'un discours de lutte contre le VIH-sida, je l'ai dit, privilégie le combat individuel et collectif. Le pouvoir éphémère qui en résulte reconduit les rapports de force autour d'un lien politique singulier, la participation représentative, plutôt qu'autour d'une communauté identitaire, forte et organisée. Cette représentativité s'inscrit dans le cadre plus large des récentes mutations sociétales où la revendication du pouvoir, à titre individuel ou collectif, « s'appuie sur les valeurs de la démocratie libérale qui présente le droit à l'égalité comme principe fondamental de la vie en société » (Collectif Clio 1992 : 583).

Le mouvement international des droits de la personne, les revendications des minorités, comme celles du peuple noir des États-Unis dans les années 70 ou des Autochtones du Canada dans les années 80, avaient déjà répandu l'idée que l'accès au pouvoir de tous les individus et de tous les groupes est une fin en soi. Selon la nouvelle articulation de l'égalité démocratique, lorsqu'une société est constituée de personnes et de groupes différents, ceux-ci devraient participer à toutes les instances décisionnelles et bénéficier également des occasions et des avantages de la société où ils vivent. Comme ceux et celles qui les ont précédées ici et ailleurs, les femmes séropositives s'interrogent sur le sens du pouvoir en tant que Québécoises vivant avec le VIH-sida. Qui plus est, leur participation active dans le champ médiatique se justifie de plus en plus à titre de tentative de façonner le monde selon leurs besoins et en fonction de leurs idées, au pluriel évidemment : « Ce sont finalement les femmes séropositives elles-mêmes qui comblent le mieux les lacunes existantes en ce moment », affirme le magazine *Clin d'œil* (Gagnon 1995 : 105). Le point de vue des femmes prime. Et c'est bien « des » femmes qu'il est question, car les luttes des femmes au Québec ont donné lieu à la pluralisation et à la subversion de l'identité des

Québécoises, celles-ci ayant des centres d'intérêt variés, voire souvent contradictoires.

Dans le chapitre intitulé « Agir sans « nous » », tiré de son ouvrage sur les limites de l'identité sexuelle, Diane Lamoureux (1998 : 101) explique que ces mutations résultent en une politique postidentitaire où il existe « une communauté politique diversifiée dont le ciment [n'est] pas l'identité mais le lien politique ». Le but est de « transformer les femmes en individus, d'effectuer le passage de l'action collective à l'individuation des femmes, sans perdre le sentiment de faire partie d'un mouvement d'ensemble » (Lamoureux 1998 : 92-93). Dans une optique critique, la vision postidentitaire est une possibilité d'action qui ne repose pas sur une identité pleine. Si le mouvement des femmes atteintes au Québec n'est pas organisé officiellement, comme celui des femmes de l'Ontario ou de la Colombie-Britannique, ce n'est donc peut-être pas nécessairement à cause de leur inexpérience, des clivages linguistiques ou de l'essoufflement. Il est plausible d'avancer que c'est justement l'éclatement des identités au Québec (pour ne pas dire l'explosion des identités québécoises fragmentées), y compris la multiplicité des appartenances identitaires possible au sein du mouvement de lutte contre le sida, qui est sous-jacent à leur non-institutionnalisation. Que c'est parce que l'identité séropositive des femmes ne peut pas, par exemple, dans un contexte historique et géopolitique donné, constituer le ciment d'une communauté politique distincte. En revanche, la même identité peut être récupérée au gré des besoins communicationnels à titre de lien politique qui (ré)unit les femmes atteintes entre elles, en association les unes avec les autres.

Ce mouvement reste de l'ordre éphémère, de l'indéfinissable, car il affirme des identités qui sont alternativement instituées et abandonnées, au gré des objectifs :

Le sujet fragmenté qui s'oppose au monolithe patriarcal, voilà probablement le sujet d'une politique féministe qui ne concerne pas que les femmes. Un sujet sans identité, sans « essence », mais se manifestant par la parole et se recomposant dans l'échange politique, insaisissable, indécidable, imprévisible et, pour cette raison même, irréprésentable (Lamoureux 1998 : 106).

Par ailleurs, si le mouvement des femmes séropositives est effectivement si... abstrait, est-il si surprenant qu'il se soit investi dans les politiques culturelles et de surcroît dans l'infiltration du discours médiatisé au Québec ? Compte tenu des obstacles inhérents à la stigmatisation des personnes vivant avec le VIH-sida et les autres formes de pouvoir répressif qu'incarne le dispositif du sida, le champ médiatique est un lieu privilégié pour représenter l'irréprésentable, pour dire l'indicible, pour voir l'invisible. La démocratie représentative d'aujourd'hui, selon John Hartley (1992), renvoie à l'abstraction du public à l'intérieur du champ discursif où la tâche des médias est justement de rendre visibles les affaires publiques. Le public n'existe que comme représentation : il est le produit d'un processus d'abstraction. Les femmes séropositives sont abstraites au moyen des médias, dans l'héroïsme ou dans la politisation, à travers le témoignage, la narration ou l'écriture. Pourtant, l'abstraction n'est pas une question d'occulter la visibilité des femmes, aussi dispersée soit-elle. L'infiltration médiatique par les témoignages, la narration et l'écriture, la parole et la voix, le texte et la lettre... se combinent en une certaine visibilité médiatique qui sert à concevoir

ou à imaginer l'expérience des femmes séropositives. Le régime de visibilité rendu possible à travers l'infiltration médiatique sensibilise une culture qui lui résiste. On connaît ainsi les obstacles et les souffrances mais aussi les joies, les accomplissements et les forces de l'univers féminin du sida au Québec. Leurs expériences et leurs affaires sont dorénavant publiques, même si elles demeurent isolées ou abstraites. Et sans toutefois recourir à une organisation officielle bien ancrée dans l'organisation communautaire habituelle, elles agissent « sans nous » tout en construisant, à même le rejet d'une identité pleine, fixe, une voix bien à elles.

— RÉFÉRENCES

ACT UP / NY WOMEN AND AIDS HANDBOOK GROUP

1990 *Women, AIDS, and Activism*. Boston, South End Press.

BOURGOIN, M.E

1994 « Une maladie incurable peut-elle générer le bonheur ? », *Le Devoir*, 15 et 16 octobre : A11.

BRIGITTE B.

1996 « Quand et à qui le dire », *Le Point de VIH positif*, 5, 7 mars : 3.

BUTLER, Judith

1990 *Gender Trouble. Feminism and the Subversion of Identity*. New York, Routledge.

CARLOMUSTO, Jean

1990 « Focusing on Women : Video as Activism », in ACT UP / NY Women and AIDS Handbook Group (dir.), *Women, AIDS, and Activism*. Boston, South End Press : 215-218.

CENTRE QUÉBÉCOIS DE COORDINATION SUR LE SIDA (CQCS)

2000 *Surveillance des maladies infectieuses. Portrait de l'épidémie de VIH-sida au Québec. Mise à jour (décembre 2000)*. Québec, Gouvernement du Québec, Ministère de la Santé et des Services sociaux.

COHEN, Peter F.

1998 *Love and Anger. Essays on AIDS, Activism, and Politics*. New York, Harrington Park Press.

COLLECTIF CLIO

1992 *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*. Montréal, Le Jour éditeur.

CRIMP, Douglas

1992 « AIDS Demo Graphics», in Allan Klusacek et Ken Morrison (dir.), *A Leap in the Dark. AIDS, Art and Contemporary Cultures*. Montréal, Véhicule Press : 47-57.

CRON, Marie-Michèle

1994 « Une journée sans art », *Le Devoir*, 1^{er} décembre : B10.

DESBIENS, Suzanne

1997 « La place des femmes vivant avec le VIH sur la scène du sida », *De tête et de cœur*, 1, 1, automne-hiver : 6.

1996 « L'activisme des atteintes du VIH-sida au Québec », *Le Point de VIH positif*, 5, 8 avril : 6-9.

DESHAIES, Michelle A.

1995 « On en meurt, on en crève, on en bave », *Femmes d'action*, 24, 2, hiver : 21-22.

ÉQUIPE DE RÉDACTION (L')

1996-

1997 *De tête et de cœur*, 1, 1, automne-hiver : 3.

FOUCAULT, Michel

1976 *Histoire de la sexualité 1. La volonté de savoir*. Paris, Éditions Gallimard.

FRANÇOISE

1999 « Perdues dans la foule. Mesdames... Faites-vous connaître ! », *De tête et de cœur*, 4, 1, hiver : 6.

GAGNON, Véronique

1995 « Dossier femmes et sida », *Clin d'œil*, 176, février : 100-109.

GODIN, Guy-Henri

1994 « Testament spirituel d'un séropositif », *Le Devoir*, 15 et 16 octobre : A11.

GOLDEN, Anne et Pétunia ALVES

1991 *Les autres*. Montréal, Groupe intervention vidéo, VHS, couleur, 31 min., français et anglais.

GORNA, Robin

1996 *Vamps, Virgins and Victims. How can Women Fight AIDS ?* Londres, Cassell.

GRAVELINE, Carole, Jean ROBERT et Réjean THOMAS

1998 *Les préjugés plus forts que la morts. Le sida au Québec*. Montréal, VLB éditeur.

GREYSON, John

1992 « Still Searching », in Allan Klusacek et Ken Morrison (dir.), *A Leap in the Dark : AIDS, Art and Contemporary Cultures*. Montréal, Véhicules Press : 85-95.

HARTING, Claire

1994 « Séropositive depuis 1987, Johanna réussit à penser à la vie », *Journal de Montréal*, 13 novembre : 27.

HARTLEY, John

1992 *The Politics of Pictures. The Creation of the Public in the Age of Popular Media*. New York, Routledge.

LACROIX, Liliane

1997 « Je souhaite rester moi-même. La gagnante de dix millions, atteinte du sida, garde les pieds sur terre », *La Presse*, 4 janvier : A1-A3.

LAMOUREUX, Diane (dir.)

1998 *Les limites de l'identité sexuelle*. Montréal, Les Éditions du remue-ménage.

MENSAH, Maria Nengeh

2000 *L'anatomie du visible. Connaître les femmes séropositives au moyen des médias*. Thèse présentée comme exigence partielle du programme menant à l'obtention d'un doctorat en communications. Montréal, Université Concordia.

MILLMAN, Doreen

1996 « Comment parler du VIH », *Unies et fortes*, 2, 2, novembre-décembre : 6.

NADEAU, Chantal

1996 « Esthétique scientifique et autobiographique dans l'œuvre d'Esther Valiquette », *Protée*, automne : 35-43.

NOUSS, Alexis

1997 « La culture du sida : discours critiques et approches esthétiques », in Joseph J. Lévy et Henri Cohen (dir.), *Le sida. Aspects psychosociaux, culturels et éthiques*. Montréal, Éditions du Méridien : 485-508.

PATTON, Cindy

1994 *Last served ? Gendering the HIV Pandemic*. Londres, Taylor & Francis.

1990 *Inventing AIDS*. New York, Routledge.

PROJET NATIONAL SUR LES FEMMES ET LE VIH

1995 *Plan d'action de la coalition*. Edmonton, Société canadienne du sida.

SAINT-MARTIN, Lori

1992 « Le métaféminisme et la nouvelle prose féminine au Québec », *Voix et images*, 18, 1, automne : 78-88.

SANTÉ CANADA

2000 *Le VIH et le sida au Canada, rapport de surveillance en date du 30 juin 2000*. Ottawa, Bureau du VIH-sida, des MTS et de la tuberculose, Laboratoire de lutte contre la maladie, Division de la santé publique.

TREMBLAY, Marie-H.

1994 « Le virus de la peur », *Le Devoir*, 3 novembre : A7.

TROTTIER, Éric

1991 « ACT UP perturbe le colloque sur le sida au Palais des Congrès », *La Presse*, 2 décembre : A4.

VALIQUETTE, Esther

1993 *Le Singe bleu*. Montréal, Office national du film du Canada, film, couleur, 29 min. 14 sec., français.

WATNEY, Simon

1989 *Policing Desire : AIDS, Pornography, and the Media*. Minneapolis, University of Minnesota Press.